

Écrire l'amour, ce paysage de l'âme

Discours inaugural

Henri Dorion

Volume 39, Number 4 (232), August 1997

Écrire l'amour, encore...

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/31741ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Dorion, H. (1997). Écrire l'amour, ce paysage de l'âme : discours inaugural. *Liberté*, 39(4), 9–23.

HENRI DORION*

**ÉCRIRE L'AMOUR,
CE PAYSAGE DE L'ÂME**
(Discours inaugural)

Plusieurs d'entre vous se rappelleront les propos de Fernand Dumont, dans son discours inaugural de la onzième Rencontre, alors qu'il évoquait sa crainte de «culbuter dans l'enfer des écrivains», se sentant «à la marge de ce qu'il est convenu d'appeler la littérature». Force m'est de faire mienne, en l'amplifiant considérablement, cette généreuse précaution d'un philosophe dont les qualités d'écrivain sont incontestables. Car écrivain je suis. Durant les quarante dernières années, j'ai noirci plus de 4000 pages dont les trois quarts ont été publiés. Pour autant, je n'aurais pas l'outrecuidance de considérer comme des visas d'entrée dans l'aréopage des écrivains les propos que j'ai développés sur la géographie, le droit, les frontières, la muséologie, le toponymie, la Russie et quelques autres sujets plus triviaux que poétiques, propos que m'a inspirés une pratique professionnelle où j'ai toutefois fait l'effort d'introduire, à l'occasion, quelques grains de lyrisme. Disons, pour me dédouaner partielle-

* Né à Québec, en 1935. Géographe.

Publications récentes:

Les noms de lieux et le contact des langues, essai, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1972.

Noms et lieux du Québec, encyclopédie, direction de la publication, en collaboration avec Jean-Yves Dugas, Jean Poirier et Alain Vallières, Québec, Les Publications du Québec, 1994.

ment, qu'à m'exprimer par la musique et sur la musique, il m'est arrivé d'entrevoir le plaisir et le défi que j'aurais eus à me consacrer davantage à l'expression qu'à l'analyse.

C'est sans doute en ramenant cette pensée à la surface de mon inconfort que j'ai accepté la trop aimable invitation de notre ami Jean-Guy Pilon à vous livrer, mû par le plaisir autant que par le défi, quelques réflexions sur le thème *écrire l'amour, encore*. Pris au tendre piège qu'il m'a ainsi tendu, je n'avais d'autre choix, pour en alléger le poids, car combien lourde est la responsabilité qu'il incarne, de l'assumer comme on assume l'amour qui, qualifions-le d'entrée de jeu, est lui-même un piège.

Les millions de pages que ce thème a inspirées illustrent, avec ou sans détour selon qu'il est sujet ou objet, que l'amour est en effet un piège; un piège, pour celui qui le vit comme pour celui qui le reçoit, un piège aussi – et peut-être surtout – pour celui qui l'exprime, par la parole ou par l'écriture, par le regard ou par le geste, par la musique ou par le silence. Pas étonnant que la littérature amoureuse soit faite de questionnements, au cœur même de l'écrit ou en post-scriptum à l'ensemble de l'œuvre d'écriture. Des questions maintes fois posées, retournées, disséquées par vingt-cinq siècles de littérature. Dans la vraie vie, des questions souventes fois résolues en évitant de les poser; dans l'écriture, des questions souvent écartées par des réponses interrogatives. Tant de questions qui recèlent l'intérêt, qui n'en est pas le moindre, de souligner l'inusabilité et l'autogénérescence du thème de l'amour.

De tout temps, on se sera interrogé sur le sens exact du message amoureux, celui de l'auteur comme celui de ses personnages, souvent d'ailleurs confondus, à tort ou à raison. Autant de questions, autant de pièges. Et quel défi de prétendre ou simplement espérer répondre à celles que cette Rencontre soulève *encore*. L'amour existe-t-il vraiment? Est-il un produit de la littérature?

Existerait-il sans l'écrivain? L'écrivain a-t-il le monopole de l'amour bien dit? Et l'amour bien dit dénature-t-il l'amour réel en l'ornant de subtils raffinements? Toutes questions qui sont des variantes de celle qui hante le monde depuis l'aube du premier jour et à laquelle le crépuscule de tous les temps n'aura pas apporté de réponse: *qu'est-ce que l'amour?*

Il serait bien présomptueux d'ajouter quelque suggestion au catalogue des définitions que de grands esprits ont données de l'amour. Victor Hugo, qui eut foi en tant de grandes choses, estimait qu'aimer, *c'est la moitié de croire*. Pour Alain, humaniste généreux, c'était *trouver sa richesse hors de soi*. Pour Bernard Grasset, que le métier avait amené tant de fois à le faire, c'était *ne plus comparer*. Proust, dont l'œuvre cherche à se libérer du temps et de l'espace, a paradoxalement considéré l'amour comme *l'espace et le temps rendus sensibles au cœur*. Jorge Luis Borges, qui a parfois confondu le diable et le bon Dieu, disait, lui, qu'*être amoureux, c'est se créer une religion dont le dieu est faillible*. Et on est ici tenté de lui rétorquer, miroir à la main: en effet! Autant on n'était jamais assuré que Borges croyait ce qu'il écrivait, autant les boutades de Paul Léautaud ne soulevaient pas de tels doutes; pour lui, l'amour, c'était *préférer un autre à soi-même*, ce à quoi il avait ajouté, sans doute avec son sourire ironique: *dans ce sens-là, je n'ai jamais aimé*. À l'autre extrémité des genres, le grand Corneille avait investi ses tragiques personnages de cette demi-vérité, à savoir que *l'amour est un tyran qui n'épargne personne*.

Les innombrables définitions de l'amour se logent sous toutes les latitudes de la carte du Tendre: mais entre la Mer d'Intimité, le Lac d'Indifférence et les Terres Inconnues, il y aurait encore place pour mille autres définitions de l'Amour, soit pour en célébrer la beauté et la magnificence, soit, au contraire, pour en briser le charme en l'associant à quelques vilenies de l'âme, du caprice à

l'imposture, à ces mille chimères auxquelles on donne le nom d'amour, comme disait Voltaire avec un rictus.

Et ces mille autres définitions procureraient moins le sentiment d'avoir fait le tour du sujet que, tout en l'effleurant, d'illustrer son inépuisable richesse et la fluidité de ses contours. Qu'il me soit toutefois permis de dire que le fil d'Ariane que j'ai enfilé autour de mes propos pour tenter d'en masquer sinon d'en réduire le caractère décousu, réside dans cette proposition que je n'ai jamais eu de mal à appliquer à tout ce que j'aime: *aimer, c'est espérer être en harmonie avec...* Avec qui? Avec quoi? Voilà un premier piège, car cette définition a un caractère omnibus qui me gêne. Quel est en effet l'essence de ce verbe étrange qui s'accommode de toutes les prépositions, dont le sujet autant que le complément est aussi multiple que la Voie lactée?

À ceux que je connais bien, je confie, selon les occasions, par des détours qu'ils savent décoder, que j'aime la Russie plus que les Bermudes. Les déserts plus que les mégalo-poles, Béla Bartók mieux que Mendelssohn, l'architecture végétale de Gaudí davantage que les espaces virtuels du postmodernisme, que j'aime le bleu beaucoup plus que le jaune et davantage les coléoptères que les lépidoptères qui perdent en longévité ce qu'ils gagnent en couleurs, que je préfère les endives braisées à la lasagne. Et au sommet de l'échelle qui va de la rosée jusqu'au nuage, j'aime aussi, d'un amour que, pour des raisons qui m'échappent, je n'exprime qu'à voix basse, ma femme, mes dix descendants directs, mon frère de sang et un autre frère lointain, mon grand ami Ibrahim qui, un jour, m'a expédié du fond de son Daghestan, la peau d'un mouton dont il avait fait festin avec des amis communs pour souligner l'anniversaire de notre rencontre. Un court message d'amour accompagnait le colis: «je t'embrasse comme l'air pur du Caucase embrasse les montagnes qui entourent mon village».

Cette brève dédicace, imprégnée d'odeurs pastorales autant que de cette tendre et accaparante amitié dont les Caucasiens ont le secret, a traversé ma mémoire quand j'ai voulu choisir l'angle sous lequel développer quelques réflexions autour du thème *écrire l'amour*, car, ce jour-là, j'avais compris que l'amour est le paysage de l'âme. Je dois aussi avouer que, considérant qu'au bout du compte, toute écriture est sous contrainte, j'ai, pour me faciliter les choses, dirigé mes pensées vers un thème qui représentait une moindre contrainte pour un écrivain géographe qui, parmi les multiples sollicitations du monde, a d'abord cédé à celles qu'offre l'infinie variété des paysages qui le composent. Cela, en les parcourant, en les revisitant avec le recul du temps et – métier oblige! – avec celui de l'analyse et, ce qui me rapproche du propos d'aujourd'hui, en les décrivant.

Oui, en les décrivant, puisque l'étymologie nous enseigne que la géographie a d'abord été, jusqu'à ce que l'analyse factorielle n'exerce sur elle ses effets pervers, la description de la terre. Décrire, c'est à la fois plus et moins qu'écrire. Et il en va ainsi pour l'amour comme pour les paysages. Décrire, c'est définir, délimiter, établir des relations de structure entre le tout et ses composantes, toutes procédures pour lesquelles le poète aura, j'en suis sûr, naturellement tendance à donner au géographe le crédit de la facilité lorsque celui-ci décrit un paysage. Mais voilà: il s'agit de description, ce processus qui se situe à mi-chemin d'une espèce d'échelle de sensibilité de l'expression, dont l'échelon supérieur est le chant et l'échelon inférieur, l'explication.

L'amour, comme le paysage, peut être, selon une échelle descendante, chanté, écrit, décrit, analysé, expliqué. Chantés, l'amour et le paysage sont objets d'hommage; ils sont parés des honneurs que l'on veut les plus beaux. Écrits, ils le sont aussi, musique en moins. Je me corrige immédiatement: musique sans contrainte en moins, car, il est vrai, le

mot, comme la phrase et ses silences, a sa propre musique, en partie contrainte par les formes du langage. Décrits, les paysages et l'amour ne sont que reconnus, par leurs signes extérieurs. Analysés, ils sont décortiqués dans le froid laboratoire des sentiments. Expliqués, ils sont presque déshonorés par cette recherche réductrice de la cause et de l'effet. Au bas de l'échelle, au sous-sol des pulsions humaines, immolé sur l'autel de l'analyse, brisé est le mystère qui enveloppait là-haut de ses couleurs chatoyantes l'amour, ce paysage de l'âme.

C'est inspiré tout autant par la littérature amoureuse que par l'amour des lieux, de ces lieux où s'insère l'amour sans indifférence, que j'aspire à gravir cette échelle au sommet de laquelle il me serait donné d'écrire plutôt que de *décrire* les paysages. Y parviendrais-je que j'aurais peut-être le privilège, écrivant que je suis, de revêtir le titre éphémère d'écrivain, le temps d'une étincelle née d'une heureuse collision entre le lieu de l'amour et l'amour des lieux.

Car, et c'est là le cœur de mon propos, l'amour est pour moi un paysage qui, à la fois, s'offre et se refuse à l'écriture. Les défis que présentent l'un et l'autre à l'écrivain sont étrangement similaires. L'on sait bien qu'il n'existe ni vocabulaire ni grammaire naturellement prédestinés à traduire les vibrations du corps et de l'âme de l'amant et leur adéquation à la perception qu'il en souhaite chez l'être aimé. Les paysages, à l'intérieur de leurs contours glissants, ont aussi leurs rythmes, faits de concordances et de discordances entre le donné et le construit, et la terminologie des paysages est aussi délicieusement imprécise que celle de l'amour. Mais leur grammaire a des ressources qui compensent l'imprécision de leur vocabulaire.

Les mille facettes de l'amour, comme la kyrielle d'éléments qui font d'un espace un lieu, ont entre elles des relations que l'écrivain se donne le défi de traduire, par

un doigté philosophal qui doit savoir faire d'une pulsion de plomb ou d'airain un sentiment d'or et de diamant et parvenir, à la limite du génie, à transformer, par la voie royale de la parole, une portion de cette terre blessée par tant de maldonnes en un Éden accessible.

Terrible défi que la grammaire de l'amour et des paysages ramène à portée d'écriture. Dans le langage du lieu et de l'amour, le site du mot dans la phrase, la place du geste dans l'élan amoureux, le point de convergence des qualités du lieu ne sont-ils pas de même nature parce qu'également structurants? Tout est rythme, dans l'espace comme dans le temps, comme dans la parole qui s'y insère. Les silences et les solutions de continuité ponctuent le discours amoureux autant que l'articulation des lieux qui composent les paysages. Ils confèrent un rythme à l'espace tout en réalisant le mystère de compresser le temps en un moment d'éternité.

Le moment suprême de l'acte amoureux n'incarne-t-il pas ce volcan, annoncé par de discrètes fumerolles, par de sourds grondements ou par de lourds silences, qui éclate et libère en un moment fugace et flamboyant la coupe sédimentaire des états d'âmes de temps multiples? Sursauts de passion, issus de profondeurs telluriques et viscérales, et partant insondables, qui traduisent ou miment la fureur de vivre. Éblouissant spectacle où souvent le spectateur n'est autre que l'acteur. L'écrivain a l'excitante et parfois troublante mission de relever le défi d'être parfois l'un et l'autre, parfois l'un vis-à-vis de l'autre et parfois aussi l'un contre l'autre.

Dire, écrire l'amour vécu, espéré, évoqué, proposé, tout comme dire, écrire un lieu vécu par ses racines ou perçu par l'émerveillement de la découverte, implique d'en assumer, par sa chair, son cœur et sa plume, les délices et les sévices, les heurs et les malheurs, les espérances et les souffrances, le miel et le fiel.

On le sait, amoureux que nous sommes : l'amour s'abreuve souvent aux sources de la douleur. En conjuguant tous les temps du verbe aimer, en déclinant l'amour sous tous ses angles, l'écrivain ne peut pas ne pas en chanter aussi les excès et les détours, les obstacles et les absences, les contradictions et même les mots malhabiles qui, au-delà de l'inadvertance, s'impriment et persistent sur l'écran noir des yeux clos. Pour exprimer le paysage de l'âme, l'écrivain dira aussi la persistance de la blessure qui déchire, sous le soleil, des panoramas vulnérables et stigmatise le cœur marqué par trop de mémoire.

M'en voudrez-vous de céder à cette permanente tentation d'arborer mon amour pour toutes les géographies, celles de la terre comme celles du cœur, et de tant parler de paysages ? Je l'ai dit : j'écris sous contrainte, celle que comporte l'intitulé de mon propos : *écrire l'amour, ce paysage de l'âme*.

À vrai dire, l'analogie que comporte ce titre est facile, trop facile sans doute. Car on sait bien que le cœur a aussi ses sombres vallées où peut-être coule une eau fraîche comme la joie, ou peut-être encore se love un lit pierreux, sec comme l'absence. L'âme a aussi ses bosquets enchantés et ses forêts ensorcelées, ses déserts mystérieusement habités et ses villes désertes, ses saisons, ses tempêtes, ses nuages, ses cycles à plus ou moins grands rayons de courbure, comme les molles ondulations de la steppe ou comme la neuvième vague, cette montagne liquide dont on dit qu'elle est toujours fatale au navire démâté. La mémoire des amants a aussi ses bouts-du-monde et ses grottes profondes dont les parois obscures portent les stigmates de chasses et d'amours d'autres âges.

Et les yeux de l'amour ne cherchent-ils pas, par-delà les brumes d'une aube tardive, ces sommets en pleine lumière où s'accrochent les cœurs enflammés dans des repaires en nids d'aigle, hors d'atteinte de ces voix

inquisitrices qui prêchent la sagesse, pour s'y abandonner aux dangereux délices du vertige? Ah! l'amour, ce paysage de l'âme où chaque fleur est tendresse, où chaque colline est obstacle, où chaque bruissement d'ailes est un message, chaque rivière, une veine qui part du cœur et roule ses alluvions qui seront autant de souvenirs jusqu'aux rivages d'une mer qui, ici, s'étale langoureusement à fleur de cœur mais qui, là-bas, de l'autre côté du bonheur, se jette avec fracas contre les falaises de la superbe indifférence des langages privés d'amour.

Comment en effet écrire sans amour? Pourtant, en contrebas de l'amoureux absolu qu'est l'écrivain, bien des écrivains ont oublié, ou n'ont jamais su, que parler sans amour est parler pour ne rien dire, ne rien dire d'important, de générateur, d'autogénérateur, car, oui, l'amour est aussi un produit de la littérature. Je parle ici du bel amour, de celui qui donne plus qu'il ne croit recevoir, à l'antipode de la projection possessive de l'amour de soi, de ce bel amour qui est à l'image de la générosité de l'écrivain. Une générosité que je voudrais tant voir partager par les écrivains du paysage. Car il est juste que l'un et l'autre se refusent à la désillusion du langage descriptif, qu'il porte sur l'amour ou sur le paysage auxquels c'est rendre justice que de les embellir par l'écriture. Et, comme l'un et l'autre portent, dans leur trame, à la fois leur genèse et leur avenir, la flamme qu'ils attendent ne peut être qu'éternelle. Toujours leur rendre hommage et justice, voilà l'inextinguible devoir des gens de cœur et de lettres.

À l'heure des langages artificiels et de l'écrit numérisé, on peut se demander lequel, de la parole et de l'écrit, sauvera l'autre. La recherche d'une préséance n'apporterait pas de réponse puisqu'une fois le cycle établi l'un et l'autre sont mutuellement à leur amont et à leur aval. Bien sûr, la parole s'envole comme le geste.

L'écrit, lui, fixe la parole comme le peintre immobilise le geste en suggérant le mouvement que, pourtant, il détruit en le réduisant à un instant figé. Et le défi que l'écrit comporte est de refaire le monde avec deux ou trois douzaines de signes, de quoi rendre l'écrivain, muni de son petit alphabet, jaloux du peintre ou du musicien qui puisent à une palette et à une gamme qui n'ont d'autres limites que celles des vibrations de la lumière et du son. Devrait-on envier les Chinois pour qui la parole et l'écriture, riche de plusieurs milliers de signes, ne sont pas reliées par un code phonétique et qui peuvent donc court-circuiter l'oralité, en passant directement de l'idée au signe et du signe à l'idée? Il convient d'hésiter, car si le signe, libéré de la contrainte de la parole, peut de la sorte franchir les frontières interlinguistiques, il lui faut en même temps faire sacrifice d'une musique intermédiaire, elle-même source de beauté et donc d'amour.

Par quelle extraordinaire magie l'écrivain peut-il évoquer les plus subtiles pulsations des paysages de l'âme à l'aide de vingt-six petits dessins dont la calligraphie, variable à l'infini, n'est pratiquement pas, en elle-même, porteuse de sens! Oui, l'écrivain est un magicien. Un magicien parfois déjoué par la magie des mots. Pourquoi, dites-moi, *je t'aime beaucoup* est moins fort que *je t'aime*? Pourquoi, dites-moi, incarner l'amour se dit *faire l'amour* alors que, pour que cet acte sublime ait un sens, il faut que l'amour existe déjà, c'est-à-dire qu'il soit déjà fait? Pourquoi, dites-moi, en français l'amant, en se déclarant, précède l'être aimé qui précède l'amour (*je vous aime*), comme en russe d'ailleurs (*я тебя люблю*), alors qu'en espagnol l'amant s'efface en faisant précéder l'amour par l'être aimé (*te quiero*), que le polonais fait l'inverse (*kocham toba*), qu'en anglais ou en allemand l'amant reporte l'être aimé après l'amour (*I love you, Ich liebe dich*) et que le hongrois réussit à fondre les trois éléments en un seul mot (*szeretlek*)?

Serait-ce que les amours soient si différentes selon les pays et les paysages qui les enveloppent? Les *Mille et une nuits*, où les parfums de la tendresse se déclinent au pluriel, et le *Kalevala*, cette épopée finlandaise, avec ses amours frileuses ou brutales mais jamais douces qui habitent les nuits polaires de ces hautes latitudes où rôde souvent la mort, ne sont-ils pas viscéralement enracinés dans leurs géographies respectives? Ne serait-ce pas trop présumer de la force du verbe que d'exiger de lui qu'il se libère totalement de l'emprise du lieu, même lorsqu'un amour qui se veut secret est au centre du propos? Ne serait-ce pas plutôt que la force de l'écrit réside dans son pouvoir de tout traduire dans la langue de son sujet, en l'occurrence celle de l'amour et celle des paysages, qui sont intercompréhensibles pour s'être abreuvées aux mêmes sources.

Rien de ce qui entoure l'amour ne lui est étranger et l'écrivain le confirme en écrivant l'amour. Et je veux ici rendre un hommage ému aux poèmes de Jean-Guy Pilon qui ont élevé la géographie à la somptueuse dignité de messages amoureux, qui ont fait de chacun de ses éléments une étincelle amoureuse qui éclaire les paysages de l'âme. Ces paysages de l'âme qui ont titres: *Des mots de la mer*, *L'homme au centre du paysage*, *Îles*, *Golfes*, *Visages de la terre*, *Petite mappemonde*, *Les fleuves étrangers*, *La rivière*, *Le fleuve et l'archipel*, *Le recours au pays* et *Pour saluer une ville*, une série de courts poèmes qui déroule un itinéraire amoureux depuis *Montréal*, dont «chaque jour (il) enlève ses vêtements magnifiques pour (s') allonger près d'elle dans le délire», jusqu'à *Florence*, «où chaque soleil... fait renaître Vénus», en passant par Barcelone, Copenhague, Lima, Hambourg, Rome et tant d'autres capitales de l'amour, de l'art et de la beauté.

L'amour, paysage de l'âme, lové dans la mémoire des lieux et des objets, témoin de la convergence des lignes de force de la vie. Il y a quelques années, ces attributs de

l'amour me sont un jour apparus dans un contexte qui m'a suggéré de traduire en paroles et en musique ce que la pratique d'une muséologie de la civilisation m'avait amené à concevoir en trois dimensions. L'intitulé d'une grande exposition rappelait explicitement la grandeur de l'Empire ottoman qui en était le thème: *Turquie: splendeurs des civilisations anatoliennes*. Quatre millénaires d'histoire et deux continents de géographie avaient été claquemurés dans un espace au demeurant assez vaste pour y retrouver en abondance de sublimes objets d'amour et de raffinement, bijoux, faïences et soieries qui avaient décoré les palais et les gynécées de Byzance, capitale d'une Anatolie belle et mystérieuse comme une femme peut l'être. Pour moi, l'Anatolie a été, le temps d'une chanson, *Anadolou* (Anatolie, en turc), la belle odalisque.

Anadolou

*Que ton nom est doux!
toi qui es là-bas Anadolou
et que les gens d'ici
appellent Anatolie.*

*Ton âme est de Byzance
Tes yeux sont de faïence
Ton corps est un palais
de mystère et de paix
drapé de soieries
qui ont traversé l'Asie.*

*Que ton nom est doux!
toi qui es là-bas Anadolou
et que les gens d'ici
appellent Anatolie.*

*Ton souffle est un narguilé
que je veux respirer
pour te savoir d'Orient
pour savoir comment
tu peux être à la fois
si proche et si loin de moi.*

*Que ton nom est doux !
toi qui es là-bas Anadolou
et que les gens d'ici
appellent Anatolie.*

L'écrit d'amour attise la mémoire des lieux et des objets qui en furent témoins, cette mémoire qui se déroule sur la page en rinceaux parallèles où chaque courbe est chargée de sens, cette même mémoire qui respire encore discrètement dans ce mouchoir d'où s'est évaporé quelque pleur, dans ce lit qui se repose de tant de plaisirs amoureux, ou le long de ce sentier où flotte l'écho silencieux du premier aveu.

Quelle merveilleuse magie que l'écriture qui réussit à donner la parole à la mémoire du plus trivial des objets ! Voyez ce cendrier, cette trace de rouge à lèvres sur un mégot écrasé d'un geste impatient. Ce rien, aussi banal que minuscule, dans un décor que l'écriture développera jusqu'aux dimensions d'un paysage, recèle-t-il le souvenir d'un aveu qu'on ne voulait pas entendre ou, au contraire, d'une urgence d'amour ? Cela donne le vertige que d'imaginer l'infinie variété des souvenirs inscrits dans chaque élément du décor qui fut témoin d'amours mortes, vives ou en sommeil. Le choix des images qui s'offrent à l'écrivain est infini ; il est tout aussi vrai que chaque image peut libérer mille autres images, dites de mille façons, qui n'auront réflété qu'une des mille facettes de l'amour. L'amour, inépuisable source de paroles, de joie et de souffrance. L'amour qui aura fait du cœur un

palimpseste gravé d'images où se sont fondus le rêve et la réalité. Là, d'ailleurs, est la grandeur et la beauté du discours amoureux.

Mais l'écrivain sait à quel point chaque mot de ce discours, même lorsqu'il s'impose presque de lui-même par une généreuse inspiration, est le fruit d'un choix minutieux, un choix souvent situé à la limite des règles du langage qui constituent la contrainte exogène s'imposant à tout discours, y compris au discours amoureux. Et il faut saluer au passage le patient et savant travail des poètes qui, plutôt que de s'engoncer dans des codes linguistiques qu'ont imposés plusieurs siècles de gérance académique et qui les guettent à chaque détour de phrase ou de sentiment, ont su s'en libérer en forçant les frontières du langage. Un choix qui connaît d'ailleurs des limites d'un autre ordre, car le choix des mots implique aussi une responsabilité qui commande la suite du discours.

Nommer les êtres et les choses est en quelque sorte pour l'écrivain un acte d'affection responsable, envers ses personnages et envers ses lecteurs. Au pays de mon ami Ibrahim, lorsque naît un enfant, il est d'abord confié aux *aksakals* du village, les barbes blanches, c'est-à-dire les sages, qui l'examinent, le palpent, le regardent comme on regarde l'avenir ou le sommet enneigé de ces hautes montagnes où Prométhée fut enchaîné, au-delà de son petit corps, à l'affût d'un signe au fond de son regard encore aveugle. Ils font cela pendant des heures, jusqu'à ce que, de leurs longues palabres, émerge, pour ce nouveau venu, le nom que, collectivement, on lui attribuera et auquel il devra être fidèle sa vie durant; il s'appellera *Courage*, *Douceur*, *Paix* ou *Chef*, selon le vœu des sages, et la communauté sera le témoin attentif de cette fidélité.

L'attention que Marcel Proust portait au choix du nom de ses personnages n'est-elle pas du même ordre? L'écrivain est responsable des mots auxquels il donne vie. Une fois attribués, ils seront porteurs des images qui

les auront engendrés et, par le jeu de cette étrange réciprocité qui fait la force et le mystère de l'écriture, engendreront d'autres images, elles-mêmes génératrices de mots. L'écrivain serait-il cet apprenti sorcier qui devient le jouet des mânes qu'il a tirés de leur sommeil attentif? Et serait-ce charger l'écrivain d'une trop lourde responsabilité que de lui attribuer la paternité, chez ceux qui vouent une foi ardente envers le pouvoir de l'écrit amoureux, des affreuses désillusions des amours déçues par rapport à un trop noble et difficile modèle ou, au contraire, des forces intérieures qui peuvent les vaincre toutes?

Là peut-être réside la terrible et magistrale responsabilité de l'écrivain. Logeant André Frénaud dans sa *Bibliothèque idéale*, Gaston Miron, notre grand poète de l'amour, de tous les amours, lui attribuait de l'avoir amené à accepter qu'un amour soit périssable, en lui faisant découvrir que « tout amour dépose en nous ce qu'il a de meilleur avant de disparaître ». Comme Frénaud dans le cœur sensible de Gaston Miron, vous aurez semé, chers écrivains, dans vos écrits antérieurs et futurs, dans les propos des heures qui viennent, des germes d'amour qui, sous l'ondée et le soleil vivifiants de l'échange de paroles, grandiront, s'épanouiront pour composer ces paysages de l'âme qui font que la vie mérite tous les mots d'amour qu'on lui adresse.